

DEVÈZE, Michel, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Reims, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*. Collection *L'Evolution de l'Humanité*, tome LXXI. Editions Albin Michel, 22, rue Huyghens, Paris (XIV^e), 1970. 703 p., cartes, notes, bibliographie, index.

Michel Grenon

Volume 26, numéro 1, juin 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303156ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303156ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenon, M. (1972). Compte rendu de [DEVÈZE, Michel, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Reims, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*. Collection *L'Evolution de l'Humanité*, tome LXXI. Editions Albin Michel, 22, rue Huyghens, Paris (XIV^e), 1970. 703 p., cartes, notes, bibliographie, index.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26(1), 107–109.
<https://doi.org/10.7202/303156ar>

DEVÈZE, Michel, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Reims, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*. Collection *L'Évolution de l'Humanité*, tome LXXI. Editions Albin Michel, 22, rue Huyghens, Paris (XIV^e), 1970. 703 p., cartes, notes, bibliographie, index.

Penser histoire, aujourd'hui, c'est penser école (et que pouvait-on conclure d'autre, après avoir "découvert" que l'histoire est inséparable de l'historien ?). Mais voici que la collection *L'Evolution de l'Humanité* nous offre un gros livre par un historien qu'il sera malaisé de ranger chez les uns ou chez les autres. Michel Devèze est un solitaire, qui a soutenu il y a une vingtaine d'années une thèse volumineuse sur "La Forêt en France au XVIe siècle", et qui a enseigné dans divers lycées avant d'être nommé à Reims. Il a publié un cours sur l'Espagne de Philippe IV. Son dernier ouvrage porte sur *L'Europe et le Monde à la fin du XVIIIe siècle*. Sujet passionnant s'il en est, en ce dernier tiers du XXe siècle, alors que tant d'historiens cherchent les voies de passage à la société bourgeoise.

Devèze ne nous définit aucune de ses options fondamentales. Voilà donc, dira-t-on, un empiriste sérieux, qui se garde bien de projeter dans le passé les préoccupations philosophiques et politiques du présent. Ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage, c'est qu'il montre bien le piège que cache ce raisonnement. Car, au bout du compte, Devèze nous présente un livre qui s'inspire, pour une large part, des préoccupations philosophiques (au moins) de son présent à lui, c'est-à-dire de la IIIe République.

L'ouvrage est divisé en cinq parties: l'influence de l'Europe sur l'Asie; les Européens dans le Pacifique; l'exploitation de l'Afrique et de ses abords par les Européens; l'impact européen sur l'Amérique; l'influence du Monde sur l'Europe.

Mais d'abord, qu'est-ce que l'Europe? Beaucoup de choses, mais surtout un certain esprit: "L'Europe moderne sera donc laïque et sa véritable supériorité, sa véritable justification consista essentiellement en un esprit logique, épris de raison, réaliste, pour ainsi dire, qui écartera le plus possible de la philosophie et de la science tout ce qui rappelle le rêve ou le sentiment. Mais n'était-ce pas déjà la caractéristique de l'esprit européen à l'époque même du triomphe de la foi chrétienne, lorsque Aristote, Euclide et la logique antique ont été adoptés et assimilés par les théologiens?" (p. 12) Et pour nous convaincre des différences entre l'esprit européen et l'esprit chinois, il cite... Roland Mousnier.

C'est aussi une certaine prédisposition à la supériorité. Une supériorité qui s'explique par la nature particulière du *struggle for life* en Europe, ses "divisions intestines provoquant chez les Européens un esprit constant de lutte et donc de progrès" (p. 29). (Le livre a-t-il été écrit, qui montre la place du darwinisme dans la téléologie bourgeoise?) La Chine, par exemple, "véritable Europe, mais plus massive, à l'autre bout du monde, ayant fait son unité très tôt, n'a pas connu les mêmes motifs internes de développement, c'est-à-dire la concurrence de plus en plus acharnée entre elles des petites nations européennes" (p. 29). (Je connais un spécialiste d'histoire de la Chine qui lui demanderait d'expliquer son concept d'"unité", mais passons par-dessus les petits paradoxes.) "Concurrence", "lutte pour la vie" (en toutes lettres à la p. 455), "liberté individuelle"... les Européens ont bien de la chance.

Cet "esprit" européen, il va sans dire que le reste du monde ne l'a pas. Le Chinois a un complexe de supériorité (p. 126); "le Japonais est curieux" (p. 210), mais méfiant et renfermé, *et caetera*. Bien entendu, le Canadien est "profondément catholique, solide, chargé d'enfants" (p. 388), tandis qu'aux Etats-Unis habitent des hommes au "caractère impétueux et contestataire" (p. 371).

Cette Europe supérieure, surtout dans le domaine scientifique et technique, et qui par surcroît domine les mers, peut donc prétendre "à une certaine maîtrise du monde" (p. 29). Les Européens soumettent l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Pourquoi? Là n'est pas la question. L'empiriste sérieux demande plutôt: Comment? Et, laborieusement, Devèze accumule les chiffres: commerce anglais: *tant*; commerce hollandais: *tant*; commerce français: *tant* — jusqu'à ce qu'il ait fait le tour du monde. Onze cent quarante notes, vingt pages de bibliographie générale.

Mais à quoi riment tous ces chiffres? Devèze veut-il démontrer les mécanismes du triomphe du capitalisme? Le mot apparaît bien ici et là dans le livre. Mais pour répondre sérieusement à cette question, il faudrait définir *capitalisme*, ce qui n'est pas du ressort de l'empirisme. Veut-il exhumer les soutènements de la "civilisation atlantique"? Même problème. Ne demandons pas à Devèze ce qu'il pense de Hobsbawm, ni de Godechot-Palmer. Il ne spéculé pas, lui. Ne lui demandons pas non plus d'analyser les rapports sociaux, en Europe ou ailleurs: son récit est plein de "bourgeois", et que cela nous suffise.

Au moins, les chiffres valent quelque chose, objectera-t-on. Mais est-ce si sûr? Esclave de sa bibliographie, il pose rarement, dans son tour du monde, la même question deux fois. Il faut faire un acte de foi à chacune des citations, quel que soit l'auteur, quelle que soit la date de publication. Ce qui est contrôlable en tout cas — ce qu'il dit, par exemple, sur le Canada — est dépassé, et d'ailleurs mal compris (pp. 387-404).

L'empiriste sérieux nous répondra, agacé ou hostile, qu'on n'a qu'à refaire le travail. Et sans doute devra-t-il être refait. Mais avec un appareil conceptuel qui aille plus loin que des pieusetés comme: "au XVIIIe siècle, l'Amérique favorise en Europe l'essor des doctrines libérales et de la démocratie par l'exemple de la révolution des Etats-Unis" (p. 329); "la Révolution américaine [n'a] nullement été... un soulèvement prolétarien" (p. 381); "à long terme, la Révolution française a suscité bien des curiosités et des enthousiasmes dans les pays les plus divers, là surtout où une bourgeoisie ou une intelligentsia impatiente cherchait à s'assurer le pouvoir aux dépens de castes, de noblesses traditionnelles ou figées" (p. 619-620); "quoi qu'il en soit, et malgré ses tares, l'Europe a eu le mérite de faire avancer l'Histoire" (p. 626); "c'est au prix de multiples souffrances que le progrès s'accomplit" (p. 627).

Me croira-t-on si je dis que j'en passe ?

MICHEL GRENON

Département d'histoire
Université du Québec à Montréal